

Solutions

La terre revient dans nos murs

Laurence Bézaguet

Difficile d'imaginer que cette demeure de Confignon, sise au 14, chemin Pontverre (photo ci-contre), ait en partie été construite en terre.

«Toutes les façades, sauf celle donnant sur la rue, ainsi qu'un mur intérieur ont été réalisés en pisé (ndlr: technique de construction en terre crue)», confirme Arielle Denoréaz, architecte conservatrice à l'Office du patrimoine et des sites (OPS) et maître d'ouvrage du chantier en cours. Car l'ancienne ferme Berthet, qui date de la fin du XVIII^e siècle, est en phase de rénovation. «Nous souhaitons conserver les parties bâties en pisé, ambitionne la spécialiste. Nous sommes plutôt optimistes sur leur qualité.»

Un ancien matériau qui revient à la mode. Et qui pourrait donner un nouveau souffle aux projets genevois... «Écologique, locale, économique, recyclable, garante de simplicité et de durabilité, la terre est porteuse d'avenir dans l'architecture contemporaine», estime Sabine Nemeč-Piguet, directrice de l'OPS, qui vient d'organiser deux journées de réflexion et de démonstration au Pavillon Sicli sur «l'art de bâtir la terre».

«Murs esthétiques et fonctionnels»

Pour l'heure, force est toutefois de constater qu'outre le chantier de Confignon, seules deux réalisations récentes dotées d'éléments en pisé sont recensées dans le canton. La première figure également à Confignon: une partie du mur d'enceinte de la mairie a été édifiée avec de la terre par Martin Rauch. «Pape du pisé occidental», selon Christian von Düring. Cet architecte est, pour sa part, l'auteur de la deuxième réalisation en question, au Grand-Sacconex. «Nous avons construit trois villas avec autant de murs centraux porteurs en pisé», informe ce professionnel, qui ne tarit pas d'éloges sur leur apport: «Esthétiques, ces murs jouent aussi un grand rôle fonctionnel. Ils servent à stocker la chaleur et à régler l'humidité. Cela participe au confort intérieur.»

Pas vraiment surprenant! La place de la terre dans les édifices patrimoniaux n'est plus à démontrer et, aujourd'hui encore, au moins un quart de la population mondiale habite dans des maisons en terre crue. Et pas seulement en Afrique, en Asie ou en Amérique du Sud. «On parle de millions (!) de maisons en terre en Isère», note Arielle Denoréaz.



«Sous la façade en crépis donnant sur la rue se cache de la pierre, indique Arielle Denoréaz. Les autres murs sont en pisé.» Pas évident au premier coup d'œil, mais la petite photo ci-dessus atteste. MAGALI GIRARDIN

Or ces constructions en terre, connues depuis l'Antiquité à Genève, sont tombées en désuétude au fil du temps chez nous, où l'usage de la pierre domine. Même si, relève Isabelle Brunier, historienne de l'OPS, «aux XVIII^e et XIX^e siècles, elles réapparaissent sous forme de pisé en divers lieux de campagne et même en ville».

Revenir au local

Le vieux village de Meyrin est sans doute celui qui offre encore actuellement la plus grande concentration de bâtiments en pisé à Genève, toujours selon Isabelle Brunier. En termes quantitatifs, le bâti en terre reste cependant marginal; on parle de 35 édifices connus dans tout le canton. Mais à l'heure où, à l'image des remblais du CEVA, les matériaux d'excavation de chantier trouvent de plus en plus difficilement des endroits d'enfouissement adé-

quats, il serait bon de revenir à des matériaux locaux et écologiques.

Le conseiller d'Etat Antonio Hodgers, en charge de l'Aménagement, se dit d'ailleurs «intéressé par tous ces matériaux que l'on a sous la main pour construire et valoriser des métiers artisanaux! Même s'ils sont plus chers en termes de main-d'œuvre...»

Les experts s'en réjouissent. «Il faut activer les leviers politiques pour revaloriser notre patrimoine», est ainsi d'avis l'architecte Olivier Krumm. «Les choses avancent, nous commençons à avoir des mandats publics, ajoute Rodrigo Fernandez, de la société Terrabloc, spécialisée dans les produits de construction en terre crue. L'Etat doit jouer son rôle d'exemplarité.» Des coopératives d'habitation s'approprient de leur côté ces vieilles techniques en s'appuyant sur des chantiers participatifs.

Le dessin par Herrmann



Il y a 50 ans dans la «Tribune»

Adieu au théâtre

«Après une saison record, le Théâtre de Carouge laisse une place vide». Ce titre de la Tribune de Genève du 3 avril 1967 évoque la fermeture du premier Théâtre de Carouge, qui se trouvait dans une salle propriété de la paroisse catholique Sainte-Croix. Ce local condamné à disparaître portait le nom du cardinal Gaspard Mermillod, natif de Carouge.

«A la veille de la démolition de la salle Cardinal-Mermillod qui a abrité durant dix ans la troupe du Théâtre de Carouge, qu'on n'attende pas un article nécrologique ni un éloge funèbre. C'est au contraire avec l'espoir d'un renouveau qu'on clôt ce chapitre. On assistera, souhaitons-le, comme ce qui se passe dans une bonne pièce, à un joyeux rebondissement.»

«En saluant les spectateurs pour la dernière fois, dimanche soir, dans cette vieille chapelle qui, pendant une décennie, a servi de lieu de culte aux dieux du théâtre, Philippe Mentha l'a fort bien dit: «Cette rupture nous sera salutaire, elle nous obligera à nous poser des questions, à changer de rythme. Nous jouerons

moins, mais nous travaillerons plus.» Au cours des saisons itinérantes qui vont suivre, la compagnie voyageera, elle «apprendra à découvrir autre chose», comme l'a encore dit Philippe Mentha.

«Cette ouverture forcée sur l'extérieur, ces changements d'horizon ne pourront, soyons-en persuadés, que lui être bénéfiques. En revanche, pour le public genevois, cette absence sera compensée par rien. Ce départ constitue une perte sèche. (...) Pour sa dernière saison, malgré sa durée écourtée, le Théâtre de Carouge a enregistré un record d'affluence: 31 518 spectateurs, soit une moyenne de 257 par représentation et un taux d'occupation moyen de 70%. Il est donc frappé en pleine santé. (...) Ainsi que le soulignait M. Zanone, président des Amis du Théâtre de Carouge, au début de la soirée de clôture, il est urgent que Carouge retrouve une nouvelle salle. Si on les fait trop attendre, les comédiens se verront acculés à la dispersion, et le public perdra l'habitude du théâtre.»

B.CH.

«Tribune de Genève» du 3 avril 1967: «Après une saison record, le Théâtre de Carouge laisse une place vide».